

Du tir de l'infanterie [suite et fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **24 (1879)**

Heft 7

PDF erstellt am: **18.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-335016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 7.

Lausanne, le 12 Avril 1879.

XXIV^e Année

SOMMAIRE. — Du tir de l'infanterie (*suite et fin*), p. 143. — Guerre des Zoulous, p. 149. — Bibliographie, p. 154. — Circulaire et pièces officielles, p. 154. — Nouvelles et chronique, p. 159. — Annonce, p. 160.

DU TIR DE L'INFANTERIE (*Suite et fin*)¹.

Expériences et effets obtenus avec les nouvelles cartouches.

De nombreuses expériences ont été faites à Spandau (Allemagne), à Bruck a. d. Leitha (Autriche) et à Vincennes (France). Les résultats obtenus ont été en général les mêmes.

A Bruck a. d. Leitha, dans le courant de l'été 1877, on a tiré à 600 m. 300 coups contre un bataillon en colonne double et l'on a obtenu 115,5 % de touchés. Les deux parois de 36 m. de longueur et de 1,85 m. de hauteur qui formaient le but étaient placées à 36 m. l'une derrière l'autre. L'espace dangereux à cette distance étant de 46,5 m., on peut admettre qu'un grand nombre des balles ont traversé les deux parois. Si l'on ne tient compte que de la moitié des touchés et si l'on admet que dans la formation serrée de la colonne double chaque projectile ait blessé 1,5 homme, on voit que dans ce cas 251 hommes auraient été mis hors de combat.

A Spandau, on a obtenu 112,5 % de touchés à 500 m. contre un bataillon en colonne sur le centre représenté par deux parois de 1,80 m. de hauteur et de 28,8 m. de longueur placées à la distance de 17,5 m. On aurait donc mis 253 hommes hors de combat avec 300 coups.

A Bruck a. d. Leitha, on est arrivé aux résultats suivants contre un bataillon en colonne double :

A la distance de	750 m.	63	% touchés.
»	900 m.	62,9	»
»	1050 m.	48	»
»	1350 m.	42	»
»	1600 m.	27	»

Dans un exercice de combat que l'on a fait en avançant de 450 m. à 150 m. contre des cibles ordinaires, on a eu 59,3 % de touchés. Il n'a pas été fait d'expériences contre un bataillon en colonne de compagnie ou en formation de combat. Pour montrer la différence de l'effet du tir contre des buts profonds ou contre des lignes de tirailleurs, nous pouvons prendre comme base les résultats obtenus avec l'ancienne cartouche. A Bruck on est arrivé aux chiffres suivants :

¹ Voir notre numéro 5, du 7 mars 1879.

Distance en mètres	Nombre des coups	Résultats obtenus contre				Nature du but
		la colonne de Cie		la ligne développée		
		o/o des touchés	hommes hors de combat	o/o des touchés	hommes hors de combat	
450	300 coups, feu de tirailleurs	62	141	24,5	74	Hauteur du but 1,80. La ligne est représentée par 126 figures entières. En colonne, on compte la moitié des touchés. Chaque touché met 1,5 homme hors de combat.
600		49	110	21,6	65	
750		26,1	59	12,1	37	
750		23,1	52	8,3	25	Colonne de compagnie : demi-hauteur (0,90). Ligne : 126 tiers de figures.
Résultats de l'école de tir de Spandau.						
500 ^m	300 coups, feu tranquille de tirailleurs.	107,9	242	62,5	141	Hauteur du but 1,80. 2 colonnes de compagnie, distantes de 37,50. Ligne : cible de 57,6 de longueur. On a déduit 174 des touchés pour les intervalles.
		65	146	27	61	Hauteur du but, 0,23. Le reste comme ci-dessus.

Ces résultats supposent un tir en plaine, les troupes ennemies n'étant pas abritées derrière des couverts. Cette circonstance, ainsi que le fait que dans un combat sérieux le soldat est dans un état de surexcitation très préjudiciable à la justesse du tir, ne permettent pas d'espérer en temps de guerre des résultats aussi favorables. Cependant, pour les considérations qui vont suivre, nous pouvons nous baser sur ces chiffres.

Il résulte clairement des expériences faites que ce sont les formations en colonnes qui subissent les plus grandes pertes. Ainsi un bataillon en colonne double serait anéanti à 600 m. par 1200 coups et à 1500 m. il perdrait le quart de son effectif. Une compagnie en colonne aurait à 450 m. deux fois plus, à 750 m. trois fois plus d'hommes hors de combat qu'une compagnie en ligne à la même distance et debout. Si les hommes sont couchés, la perte que subit une compagnie en ligne est à 750 m. deux fois plus faible que pour une compagnie en colonne et à genoux.

Des expériences faites à Spandau il résulte qu'à la distance de 1500 m. un demi-bataillon en colonne de compagnie subit autant de pertes s'il est couché que s'il est debout en ligne de tirailleurs. Les touchés sont trois fois plus nombreux pour le demi-bataillon

couché en colonne de compagnies que pour le même demi-bataillon couché en ligne.

Deux questions se posent tout naturellement à l'esprit à la suite de ces expériences :

1^o Quels sont les changements indispensables à apporter aux dispositions tactiques actuelles ?

2^o Comment doit-on utiliser l'augmentation de portée des nouvelles armes ?

A la première des questions la réponse n'est pas douteuse : Supprimer les colonnes sous le feu de l'ennemi et adopter la formation la plus favorable pour éviter des pertes inutiles : le déploiement en ligne.

Mais pour qu'elle puisse agir avec succès et pour que son chef l'ait bien sous ses ordres, une unité tactique ne doit pas être trop importante. Or un bataillon en ligne occupe une trop grande étendue pour qu'il puisse constituer comme par le passé l'unité de combat de l'infanterie. La compagnie, par contre, même en formation ouverte, peut être facilement dominée par la voix de son chef ; c'est donc elle qui deviendra nécessairement l'unité tactique dans les guerres futures.

Le passage rapide de la formation en colonnes — formation de marche ou de rassemblement — à la formation en ligne et vice-versa, le déploiement en groupes et le rappel seront les évolutions les plus fréquemment employées et par conséquent celles qu'on devra surtout exercer sur le champ de manœuvres.

Dans l'offensive, on sera obligé par l'effet des nouvelles armes à procéder au déploiement en ligne à des distances de l'ennemi beaucoup plus grandes que cela n'a été le cas jusqu'ici. A 2500 m. déjà, portée du feu efficace de l'artillerie, la troupe d'attaque devra passer de la formation de marche à un ordre plus ouvert, notamment à la colonne de compagnies, et profiter en outre de tous les abris que peut présenter le terrain.

Elle avancera ainsi jusqu'à la distance de 1600 m. en s'efforçant de dérouter le tir de l'artillerie ennemie par de fréquents obliques à gauche ou à droite. Arrivée à 1600 m., elle entre dans la zone du feu de l'infanterie et dans celle de la plus grande efficacité du tir des pièces de campagne. A partir de ce moment, il faut, comme le prouvent les expériences citées plus haut, abandonner la formation en colonnes, à moins d'être bien couvert par le terrain, et passer à la formation de combat. On déploiera donc les chaînes de tirailleurs et on formera les soutiens, non pas pour tirer, mais simplement pour diminuer les pertes. Les réserves se mettent en ligne. Ainsi formé, on avancera aussi vite que possible jusqu'à 800 m. de l'ennemi, sans toutefois fatiguer prématurément la troupe par une allure trop accélérée. A partir de 800 m., il faut avancer par bonds et au pas gymnastique.

Abordant la seconde des questions posées ci-dessus, nous devons remarquer que des expériences détaillées pourraient seules nous permettre d'y répondre d'une façon convenable. Or ces expériences restent à faire.

Ne pas utiliser l'efficacité des nouvelles armes dans une guerre future serait une faute qui pourrait avoir des suites graves. Mais l'emploi du feu doit être précisé par les règlements, car il serait aussi mauvais d'en laisser la distribution au bon plaisir des chefs que de conserver la tactique actuelle, c'est-à-dire de n'ouvrir le feu qu'à la portée la plus efficace. Il est prouvé que les hommes demandent à être guidés en toute chose par des prescriptions détaillées, et pour la tactique du feu cela est plus nécessaire encore que pour toute autre branche de l'art militaire.

Il ne faut pas que les commandants de troupe soient amenés à faire des expériences sur le champ de bataille seulement. Ces expériences doivent être faites en temps de paix, dans les écoles de tir et d'une façon systématique. Les exercices de combat dans lesquels on tire en avançant ou en retraite à différentes distances fournissent des indications précieuses mais ne suffisent pas. Il faut des chiffres plus précis. On devrait donc tirer à des distances variant de 100 en 100 m., à partir de la plus grande portée, contre tous les buts qui peuvent se présenter en guerre, dans toutes les circonstances atmosphériques et dans toutes les positions : en plaine, de points dominants, de points dominés, etc. Les résultats de ces expériences réunis en tableaux, fourniraient des bases sûres pour la rédaction des règlements. Chaque officier serait ainsi mis à même d'employer judicieusement le feu dont il dispose en évitant de gaspiller sa munition.

Quoiqu'il en soit, on peut déjà dire que le feu comprendra deux subdivisions bien distinctes :

- 1° Le tir à petite distance, comme règle, de 750 m. et au-dessous ;
- 2° Le tir à grande distance, comme exception, jusqu'à 1700 m.

La distance de 750 à 800 m. est la limite à partir de laquelle on peut ouvrir le feu général avec un succès tel que la consommation de la munition soit en rapport avec les pertes infligées à l'adversaire, même s'il a pris la formation la plus avantageuse pour lui. Les expériences faites à l'école de tir de Vincennes ont décidé l'armée française à fixer à 800 m. l'ouverture du feu général ; l'Allemagne et l'Autriche ont adopté dans leurs règlements de 700 à 800 m. A ces distances on emploiera préférablement le feu de salve dont l'effet peut être plus facilement observé. Le feu individuel ne doit commencer que lorsqu'on peut prendre comme but chaque soldat ennemi séparément, c'est-à-dire lorsqu'on est parvenu à la portée la plus efficace des armes.

Le tir à grande distance ne doit être employé qu'exceptionnellement, lorsque les dispositions du terrain permettent d'atteindre des colonnes ou des batteries ennemies. Il peut être exécuté par des corps indépendants ou par des fractions d'unités spécialement destinées à renforcer les troupes en lignes. Dans la défensive, par exemple, on pourra désigner des corps spéciaux, placés sur des points dominants, pour flanquer l'attaque de l'ennemi, rendre son approche difficile et lui faire subir des pertes sérieuses s'il commet l'imprudence d'avancer ses colonnes dans les limites de la portée de nos armes.

Dans l'offensive, les troupes destinées au tir à grande distance faciliteront à nos soldats l'approche des lignes ennemies et appuieront l'attaque décisive par des feux de salve répétés. Si la position est enlevée, on poursuivra l'adversaire en retraite jusqu'à la limite extrême de notre tir. — Dans un mouvement tournant, des feux de salve à longue portée pourront servir à détourner l'attention de l'ennemi de son flanc menacé.

Ces quelques exemples montrent le parti avantageux qu'on pourrait retirer de l'augmentation de portée des nouvelles armes. Il y a là un vaste champ d'études que nous n'avons fait qu'effleurer en passant et qu'il nous a paru bon de signaler à l'attention de nos collègues.

(Traduit et résumé par R^t S_n.)

GUERRE DES ZOULOUS

On commence à avoir quelques renseignements positifs sur le tragique revers subi par les troupes britanniques dans la guerre des Zoulous, le 22 janvier écoulé. Voici, entre autres, des extraits de journaux anglais d'après un rapport du général lord Chelmsford, qui seront lus avec intérêt. On y verra que la cause principale de l'échec vient de l'absence d'un service de sûreté convenable et de retranchements autour du camp d'Isandula :

Le 20 janvier, la troisième colonne expéditionnaire, avec laquelle se trouvaient le commandant en chef et son état-major général, quitta son camp de Rorke's Drift, pénétra sur le territoire des Zoulous et, après une marche de 16 kilomètres, vint dresser ses tentes sur le mont Isandula. Le général Chelmsford avait laissé à Rorke's Drift un détachement d'étape d'une centaine d'hommes environ, avec mission de garder une partie des approvisionnements et de servir de poste de liaison entre la colonne et le dépôt établi à Halpmakaar, localité située à 20 kilomètres environ au sud de Rorke's Drift.

Le 21, le commandant en chef fit exécuter deux reconnaissances vers le nord. L'officier qui conduisait l'une de ces opérations s'étant trouvé en présence d'une troupe ennemie considérable, demanda du renfort à deux reprises différentes. Le général Chelmsford se décida à lui envoyer du secours.

Le 22 au matin, la plus grande partie de la colonne se mit en marche, et la garde du camp d'Isandula fut confiée à 1.500 hommes, dont environ 700 Anglais. Cette garnison était plus que suffisante, si le réseau de sûreté avait été bien établi, si le camp avait été entouré d'un retranchement et si les communications avaient été toujours maintenues entre la colonne en marche, le camp d'Isandula et le poste de Rorke's Drift. Ces trois fautes ont amené un désastre dans lequel les Anglais ont perdu plus d'officiers et de soldats qu'à la bataille de l'Alma ou à celle d'Inkermann.

Pendant toute la journée du 22, le général Chelmsford chercha en vain à atteindre un ennemi qui reculait sans cesse, en sorte que la distance augmentait à chaque instant entre les troupes d'attaque et la garde du camp d'Isandula. Il ne fut pas, il est vrai, sans se préoccuper du danger qui pouvait en résulter, car il informe le ministre qu'il envoya un de ses officiers sur une montagne élevée, d'où l'on pouvait voir le camp d'Isandula, que celui-ci y était resté en observation pendant une heure avec une